

Fille

Je passe mes jours égarée au milieu des décombres que ma famille accumule sur le terrain voisin. Penchée vers le sol, je renifle l'odeur de cendre du rituel des sorcières qui m'entourent. Je cherche des trésors, un rat surgit d'un sac éventré. La fumée est restée en suspension dans l'air. Les femmes de ma vie ne sortent pas les poubelles, elles les brûlent. Je suis une petite bête aux cheveux emmêlés, aux ongles sales, aux dents cariées et au ventre vide. Je suis aussi archéologue. Je déterre du verre cassé et je le cache dans ma chambre.

Dans notre jardin, il y a des plantes grimpantes, des tournesols, des mauvaises herbes et des fils barbelés. Un passage longe les devantures des six maisons jusqu'à la rue. La première est inhabitée, elle appartient au propriétaire du terrain, un oncle de ma mère. Il l'utilise pour entreposer de vieux appareils: téléviseurs, radios, aspirateurs. Tout est recouvert de poussière. La porte d'entrée est condamnée, je dois coller mon nez à la fenêtre pour voir à l'intérieur.

La deuxième maison, minuscule, est celle de Régina, ma grand-mère. Lorsqu'on pénètre à l'intérieur, trois pas à droite suffisent pour se rendre à la salle de bains et en deux autres on atteint la chambre. Fin de la visite guidée. La nôtre est immense en comparaison: salle à manger, cuisine, salle de bains, et deux chambres spacieuses. Le plafond de la mienne est recouvert d'un plastique épais. Ce plastique est imprimé de fleurs blanches, mon paysage d'insomnie. La nuit, le trottement des souris me réveille.

La quatrième maison appartient à Yazira, une tante de ma mère. Elle y demeure avec sa fille Milita-Militaire et ses petits-enfants sans nom. Yazira n'adresse la parole à personne, sauf pour nous insulter. Une autre tante loge dans la cinquième. Cette maison ressemble

beaucoup à celle du propriétaire du terrain: la tante y entasse des meubles et des appareils brisés qu'elle récupère dans les poubelles. Pour circuler, elle se faufile comme un rongeur entre les objets. La dernière maison, très petite, mais moins minuscule que celle de ma grand-mère, est occupée par une cousine de ma mère. Elle y vit avec sa fille Chichi.

La journée du grand feu, nous nous réunissons autour de la montagne de déchets en face de chez nous. Sauf Yazira, qui brûle ses ordures quand bon lui semble.

À l'heure de la sieste, il m'est strictement interdit de briser le silence. Je dois marcher sur la pointe des pieds et prévoir des déguisements en cas d'ennui extrême. En jouant mes scènes, j'évite de donner la réplique au miroir et je garde un verre de lait tout près pour combler ma soif. J'intègre les ronflements de ma mère à l'ambiance sonore de mes histoires. Si, par mégarde, j'échappe un jouet, elle sacre. Puis elle se retourne et continue à rêver.

Dans le passage, les fourmis avancent en file. Je les suis jusqu'à leur fourmilière pour les noyer avec mon seau rempli d'eau savonneuse. Elles finissent toujours par se remettre à flot et construisent un nouvel habitat.

Monter aux arbres, c'est un pacte que je fais avec mes blessures. Je me laisse tomber du haut des branches. J'observe mes égratignures, j'arrache les croûtes de mes jambes. Lorsque je les détache, du sang coule sur mes mollets. Mes plaies sont salées. Je lèche et je ne crache pas. J'exhibe fièrement mes combats perdus contre la nature.

Je mange des gousses d'ail pour tuer mes parasites.
Ma mère me coince entre ses cuisses et vérifie si j'ai
des vers blancs. Quand je joue dans le jardin, j'écrase
les escargots et je croque des cafards. Je couche dans
la niche de mon chien sans race. Les grappes de tiques
incrustées dans son pelage, je les fais éclater avec une
roche pointue. Des taches rouges piquettent le sol, on
dirait un tableau de maître.

Mon ventre loge un serpent solitaire. Je le nourris
de terre sèche, il est toujours affamé.

Je parle une langue inventée en flattant Lune, mon lapin mort. Je lui ai fait gober des feuilles d'arbres. Ma mère dit qu'il est mort de vieillesse. Maintenant, je sais que des plantes meurtrières existent. Je nous berce dans le hamac taché de terre humide.

J'ai couvert mes cheveux avec une nappe en dentelle. Sur sa tombe, je dépose un dessin. Il s'envole. Une étoile cligne en plein jour. Un nuage la cache. C'est un signe de pardon.

Si je ne l'étire pas, la petite déchirure est inoffensive. Mais je la force, j'écarte mes orteils, je souffle dessus. Mes champignons poussent. Le seul remède que j'ai trouvé pour guérir mes pieds, c'est l'herbe à *mate*. Mes pieds boivent du *mate* chaque soir. Je panse mes orteils d'herbe, j'enfile des bas serrés et je laisse la mixture travailler pendant la nuit. Le matin, mes pieds sentent le moisi. Mes orteils sont verts et presque guéris.